

CAITLIN MORAN

Comment peut-on (encore) être une femme ?



«UN LIVRE AUSSI DRÔLE QU'INTELLIGENT :
C'EST UN EXPLOIT !» *STYLIST*


CHARLESTON
ESSAIS

CAITLIN MORAN

Comment peut-on (encore) être une femme ?

Il n'a jamais été aussi facile d'être une femme : on a le droit de vote, la pilule et, depuis 1727, personne ne nous a fait de procès pour sorcellerie. Cependant, quelques questions agaçantes persistent : pourquoi doit-on se faire épiler le maillot en ticket de métro ? Quelle position adopter face au Botox ? Est-ce que les hommes nous haïssent secrètement ? Pourquoi les soutiens-gorge font-ils si mal ? Et pourquoi tout le monde veut savoir quand on fera un bébé ?

Moitié mémoires, moitié coup de gueule, *Comment peut-on (encore) être une femme ?* répond à ces questions – tout en nous racontant l'adolescence, le boulot, les strip clubs, l'amour, les kilos en trop, le shopping, l'avortement, la maternité et bien plus encore.

« Le livre que toute femme doit avoir lu. »

Grazia

Née en 1975, **Caitlin Moran** a écrit son premier roman, *Les Chroniques de Narmo*, à l'âge de quinze ans. Chroniqueuse et critique télé au *Times*, elle a reçu le *British Press Award* décerné au meilleur chroniqueur de l'année en 2010, puis celui de meilleur critique et journaliste en 2011. Son deuxième livre, *Comment peut-on (encore) être une femme ?*, élu meilleur livre de l'année aux *Galaxy National Book Awards*, a été vendu à plus d'un million d'exemplaires.

Traduit de l'anglais par Mathilde Bourbon

Texte intégral

ISBN 978-2-36812-348-5



8,90 euros
Prix TTC France
Rayon : Essai


CHARLESTON
ESSAIS

www.editionscharleston.fr

COMMENT
PEUT-ON (ENCORE)
ÊTRE UNE FEMME ?

Titre original :

How to be a woman

Publié par Ebury Press, an imprint of Ebury Publishing,
a Random House Group company.

© Caitlin Moran, 2011.

© Flammarion, 2014 pour la traduction française

Présente édition :

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2019

29, boulevard Raspail

75007 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-348-5

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Editions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur
Instagram (@ Lilly Charleston) !

Caitlin Moran

COMMENT
PEUT-ON
(ENCORE) ÊTRE
UNE FEMME ?

*Traduit de l'anglais
par Mathilde Bourbon*

FLAMMARION

Caitlin Moran n'avait littéralement aucun ami en 1990, ce qui lui laissa tout le temps d'écrire son premier roman, *Le Monde de Narmo*, à l'âge de quinze ans. À seize ans elle rejoignit l'hebdomadaire musical *Melody Maker*, et à dix-huit présenta brièvement l'émission musicale *Naked City* sur Channel 4. À la suite de ces débuts précoces, elle enchaîna sur dix-huit années en tant qu'éditorialiste au *Times* – aussi bien comme critique télé que dans la section la plus lue du journal, la rubrique satirique « Celebrity Watch » – remportant le prix British Press de l'éditorialiste de l'année en 2010.

Aînée de huit enfants, scolarisée à domicile dans un logement social de Wolverhampton, Caitlin lut énormément de livres sur le féminisme – dans le but principal de pouvoir enfin prouver à son frère Eddie qu'elle était scientifiquement meilleure que lui.

Caitlin n'est pas son vrai nom. Elle a été baptisée « Catherine ». Mais elle a vu « Caitlin » dans un roman de Jilly Cooper quand elle avait treize ans et a trouvé l'orthographe excitante. Voilà pourquoi elle le prononce mal : « Catlin ». Ce qui cause du tort à tout le monde.

www.caitlinmoran.co.uk

PROLOGUE

LE PIRE ANNIVERSAIRE DE L'HISTOIRE

Wolverhampton, 5 avril 1988

Me voici, le jour de mes treize ans. En train de courir. De fuir les petites frappes du quartier.

« Espèce de garçon manqué !

— Épave !

— Garçon manqué ! »

Je fuis les petites frappes qui traînent sur l'aire de jeu proche de la maison familiale. Une aire de jeu tout ce qu'il y a de plus typique de l'Angleterre de la fin des années 1980. Surfaces sécurisées, design ergonomique, connaît pas ! Pas plus que les lattes sur les bancs, d'ailleurs. Tout n'est que béton, bouteilles de Corona en miettes et herbes folles.

Je cours comme une dératée. Mon souffle se bloque dans ma gorge comme du vomi. Cette scène, je l'ai déjà vue dans des documentaires animaliers. La suite, je la connais par cœur. Mon rôle est clairement celui de « la faible antilope séparée de son troupeau ». Les petites frappes, ce sont « les lions ». Ça finit toujours mal pour l'antilope. Bientôt, je serai leur « déjeuner ».

« Eh, la romano ! »

Je porte des bottes Wellington, les lunettes fournies par la santé publique me font la tête d'Alan Bennett, et le manteau militaire de mon père semble tout droit sorti de la penderie de Withnail¹. Je n'ai pas, il faut bien l'admettre, une allure des plus féminines. Diana, la princesse de Galles, est féminine. Kylie Minogue est féminine. Moi, je suis... féminulle ! Je peux comprendre la perplexité de ces casse-bonbons. Ils n'ont pas l'air d'avoir poussé beaucoup les recherches, a) en iconographie de la contre-culture, ni b) sur l'imagerie ô combien stimulante des androgynes extrêmes. Je suppose qu'ils ont dû se sentir tout aussi paumés en voyant Annie Lennox et Boy George dans *Top of the Pops*.

S'ils n'étaient occupés à me prendre en chasse, je leur en toucherais bien deux mots. Peut-être leur dirais-je que j'ai lu *Le Puits de solitude*, de Radclyffe Hall, célèbre lesbienne vêtue de pantalons, et qu'ils feraient bien de s'ouvrir aux modes vestimentaires alternatives. Peut-être même citerais-je Chrissie Hynde, aussi. Elle porte bien des habits masculins,

1. Héros fauché et dépenaillé du film culte *Withnail et moi*, de Bruce Robison. (N.d.É.)

elle. Et ça ne dérange personne. Et Caryn Franklin dans *The Clothes Show* pareil – et elle a l'air *adorable* !

« Eh, la romano ! »

Les petites frappes s'arrêtent un instant, apparemment pour se concerter. Je ralentis l'allure et m'adosse contre un arbre, en pleine hyperventilation. Je suis épuisée. Avec mes 82 kg, je ne suis pas vraiment bâtie pour la course-poursuite. Je suis moins Eunice Barber que Babar. Je reprends mon souffle et en profite pour examiner la situation.

Ce qui serait formidable, ce serait d'avoir un chien de garde. Un berger allemand bien dressé, pour attaquer ces garçons – presque brutalement. Un animal qui réagisse à la peur et à l'appréhension de son maître.

J'observe mon propre berger allemand, Saffron, échouée à quelque 200 mètres de là. Elle se roule dans une merde de renard en pédalant de joie. Elle a l'air tellement heureuse. Cette journée est une aubaine pour elle : sa promenade est beaucoup plus longue et rapide que d'habitude.

Même si cette journée n'est pas exactement une aubaine pour moi, je n'en suis pas moins surprise lorsque, en ayant fini avec leur conciliabule, les petites frappes se figent une minute, avant de me lancer des cailloux. Ce qui me semble un peu extrême, tout bien réfléchi. Je me remets à courir.

Pas la peine de vous donner autant de mal pour m'opprimer ! me dis-je avec indignation. J'étais déjà bien assez soumise comme ça ! Franchement, « romano » c'était amplement suffisant.

Seules quelques pierres m'atteignent, sans vraiment me faire mal, bien entendu : mon manteau

a connu une guerre, peut-être deux. Les cailloux, il s'en tape. Il est conçu pour résister aux grenades.

Mais c'est l'intention qui compte. Tout ce temps consacré à me harceler, alors qu'ils pourraient s'adonner à tant d'activités autrement plus satisfaisantes – comme sniffer de la colle, ou tripoter des filles qui s'habillent en vraies filles, elles.

Comme douées de télépathie, les petites frappes se désintéressent de moi au bout d'une minute ou deux. Apparemment, cette antilope-là n'est plus d'actualité. Je cours toujours, mais eux restent où ils sont – jetant de temps à autre un caillou dans ma direction, presque avec nonchalance, jusqu'à ce que je sois hors d'atteinte. Leurs cris, en revanche, ne cessent pas.

« Sale mec raté ! crie le plus grand, comme en arrière-pensée, tandis que je m'éloigne. Espèce de... et *chiotte* ! »

Arrivée à la maison, je pleure sur le perron. Franchement, on ne peut pas pleurer tranquille chez nous. J'ai essayé par le passé – mais on se retrouve à devoir expliquer entre deux sanglots pourquoi on pleure, et à peine a-t-on commencé qu'une autre personne fait son entrée, exigeant d'entendre l'histoire depuis le début et, avant même de s'en rendre compte, on a dû raconter le pire de ses malheurs six fois, tant et si bien qu'on se retrouve dans un état d'hystérie tel qu'on en a le hoquet pour le reste de l'après-midi.

Lorsqu'on vit dans une petite maison avec cinq jeunes frères et sœurs, il est bien plus prudent – mais aussi plus efficace – de pleurer seul.

Je regarde la chienne.

Si tu étais une bête noble et loyale, tu viendrais boire les larmes sur mes joues, me dis-je.

Au lieu de quoi Saffron se lèche bruyamment la vulve.

Saffron est notre nouveau chien – « le nouveau chien stupide ». C'est aussi un chien « pas net » – que mon père s'est « procuré » lors d'une transaction comme il en mène parfois au Hollybush Pub, et durant lesquelles on se retrouve à attendre dehors dans le van pendant deux heures qu'il nous ramène, à l'occasion, un paquet de chips ou une bouteille de Coca. Avant de finir par débouler à toute vitesse du pub, les bras chargés d'un article incongru, comme un sac de gravier ou une statue de renard en béton décapitée.

« Ça rigole pas, là-dedans », dit-il alors, avant de mettre la gomme, un verre dans le nez.

Un jour l'article incongru s'est trouvé être Saffron, un berger allemand âgé d'un an.

« Elle était dans la police », avait-il dit, fièrement, en la déposant avec nous à l'arrière du van, où elle s'était empressée de faire partout. Une enquête plus poussée révélerait que, certes, elle avait été dans la police, mais qu'il n'avait pas fallu plus d'une semaine aux dresseurs pour se rendre compte qu'elle souffrait de troubles psychologiques profonds et avait une peur bleue :

- 1) du bruit
- 2) du noir
- 3) des gens
- 4) des autres chiens
- 5) et que le stress la rendait incontinent.

Ça reste malgré tout mon chien et, techniquement, la seule de mes amies avec qui je ne suis pas liée par le sang.

« Reste à mes côtés, vieille branche ! lui dis-je en me mouchant sur ma manche avec la ferme résolution de retrouver ma joie. Ce jour restera dans l'histoire ! »

Après une bonne rasade de larmes, j'escalade la clôture par le côté et entre par la porte arrière. Maman est dans la cuisine, occupée à « préparer la fête ».

« Va dans le salon ! intime-t-elle. Attends là-bas ! et NE REGARDER PAS LE GÂTEAU ! C'est une surprise ! »

Le salon est surpeuplé. Mes frères et sœurs se sont matérialisés dans chaque recoin de la maison. En 1988, nous sommes encore six – deux ans plus tard, nous serons huit. Ma mère, telle une ouvrière à la chaîne dans une usine Ford, nous sort un petit braillard tous les vingt-quatre mois, jusqu'à ce que la maison soit pleine à craquer.

Caz – de deux ans ma cadette, rouquine, nihiliste – est étendue sur le canapé. Elle ne bouge pas d'un iota lorsque j'entre dans la pièce. Je n'ai nulle part où m'asseoir.

« HUM HUM ! » dis-je en désignant le badge épinglé sur mon revers. Lequel annonce « C'est mon ANNIVERSAIRE !!!! » J'ai déjà oublié mes larmes. J'ai tourné la page.

« Plus que six heures, répond avec platitude Caz, immobile. Autant arrêter la comédie tout de suite, non ?

— Plus que six heures de FUN ! Six heures de FUN d'ANNIVERSAIRE ! Qui SAIT ce qui pourrait

arriver ! Après tout, on est dans une MAISON DE FOUS ! »

Je suis, la plupart du temps, d'un optimisme sans bornes. Je bouillonne joyeusement comme une idiote. Mon entrée de journal de la veille annonçait « ai bougé la friteuse sur l'autre comptoir – c'est trop CLASSE ! »

Mon endroit préféré au monde – la plage sud d'Aberystwyth – est défiguré par un tuyau d'écoulement d'eaux usées.

Je suis absolument persuadée que notre nouveau chien stupide est la réincarnation de l'ancien – alors même que le nouveau est né deux ans avant la mort de l'ancien.

« Mais on reconnaît Sparky dans son regard ! je soutiens mordicus en contemplant le nouveau chien stupide. Sparky NE NOUS A JAMAIS QUITTÉS ! »

Roulant les yeux avec dédain, Caz me tend sa carte d'anniversaire. Sur laquelle elle m'a dessinée, moi, en prenant soin que mon nez occupe environ les trois quarts de mon visage.

« N'oublie pas : t'as promis de partir le jour de tes dix-huit ans pour me laisser ta chambre, a-t-elle écrit à l'intérieur. Plus que cinq ans ! Sauf si tu meurs avant ! Bisous Caz. »

Weena, elle, a neuf ans – mais sa carte, elle aussi, tourne autour de la question de mon départ et de la cession de ma chambre, même si elle a chargé des robots de me transmettre le message, ce qui le rend moins « personnel ».

L'espace n'est vraiment pas un luxe chez nous, comme le prouve le fait que je n'aie toujours nulle

part où m'asseoir. Je m'apprête à me poser sur mon frère Eddie lorsque maman fait son entrée, une assiette de bougies incandescentes dans les mains.

« Joyeux anniVERSAIRE ! chantent-ils tous. J'ai vu un DROMADAIRE, il avait ton DRÔLE D'AIR... et ton SALE CARACTÈRE ! »

Maman s'accroupit devant moi pour me présenter le plateau.

« Souffle et fais un vœu ! intime-t-elle d'un air joyeux.

— C'est pas un gâteau, je fais remarquer. C'est une baguette.

— Fourrée au Philadelphia ! dit maman d'un air guilleret.

— C'est une baguette, je répète. Et il n'y a que sept bougies.

— Tu es trop grande pour le gâteau, maintenant, réplique maman en soufflant elle-même les bougies. Et les bougies comptent pour deux !

— Ça ferait 14.

— T'as fini de chipoter ! »

Je mange ma baguette d'anniversaire. Elle est délicieuse. J'adore le Philadelphia. Délicieux Philadelphia ! Si frais ! Si crémeux !

Ce soir-là – dans le lit que je partage avec ma sœur Prinnie, âgée de trois ans –, j'écris dans mon journal :

« Mon 13^e anniversaire !!!! Porridge au petit déj', saucisses-frites à midi, baguette pour le goûter. Reçu 20 livres en tout. 4 cartes et 2 lettres. Reçois carte verte (adolescent) de la bibliothèque demain !!!!

Voisin d'à côté nous a demandé si on voulait des chaises qu'il mettait dehors. On a dit OUI !!!! »

Je contemple l'entrée une minute. Je devrais tout y mettre, me dis-je. Je ne peux pas omettre le négatif.

« Des garçons m'ont crié des gros maux [sic] au parc, j'écris lentement. C'est parce que leurs zizis grandissent. »

J'en ai lu assez sur la puberté pour savoir que les désirs sexuels bourgeonnants poussent souvent les adolescents mâles à traiter les filles avec cruauté.

Je sais également que, dans ce cas précis, ce n'était *vraiment pas* un désir refoulé qui poussait ces garçons à me caillasser tandis que je remontais la colline – mais je ne voudrais pas que mon journal me prenne en pitié. Pour autant qu'il sache, c'est *moi* qui avais le dessus, philosophiquement parlant. Ce journal est voué à la seule postérité.

Je contemple l'entrée qui marque mon treizième anniversaire. Un éclair de lucidité malvenue me traverse. Me voilà à partager mon lit avec un tout-petit, attifée en guise de pyjama des vieux sous-vêtements thermiques de mon père. J'ai treize ans, je pèse 82 kg, je n'ai pas d'argent, pas d'amis, et les garçons me caillaient à vue. C'est mon anniversaire, et je suis couchée à 19 h 15.

J'ouvre mon journal à la dernière page. Celle où je note mes projets « à long terme ». Par exemple, « Mes mauvais côtés ».

Mes mauvais côtés

- 1) Je mange trop
- 2) Je ne fais pas d'exercice
- 3) Prompte à la colère
- 4) Paire [sic] tout

J'ai recensé « Mes mauvais côtés » à la Saint-Sylvestre. Un mois plus tard suivait un compte rendu de mes progrès :

- 1) Je ne mange plus de biscuits au gingembre
- 2) Promène le chien tous les jours
- 3) Des efforts
- 4) Des efforts

En dessous, je tire un trait et compose une nouvelle liste :

Avant mes dix-huit ans

- 1) Paire [sic] du poids
- 2) Avoir de beaux habits
- 3) Avoir des copians [sic]
- 4) Dresser le chien comme il faut
- 5) Oreilles percées ?

Oh la vache. Je n'en ai pas la moindre idée. Pas le moindre début d'idée de comment on peut (encore) être une femme.

Lorsque Simone de Beauvoir a déclaré « On ne naît pas femme, on le devient », elle ne croyait vraiment pas si bien dire.

Durant les vingt-deux années qui se sont écoulées depuis mon treizième anniversaire, je me suis mise à apprécier ma condition de femme – pour être tout à fait honnête, c’est devenu beaucoup plus agréable dès que j’ai obtenu une fausse carte d’identité, un ordinateur portable et un joli chemisier –, mais par bien des aspects, on ne pourrait offrir à un enfant cadeau plus cruel ou inapproprié que des œstrogènes et une grosse paire de seins. Si l’on m’avait demandé ce que je voulais pour mon anniversaire, je pense que j’aurais plutôt réclamé un bon pour des livres ou une carte cadeau C&A.

À l’époque, j’étais – comme vous avez pu vous en apercevoir – bien trop occupée à batailler avec mes frères et sœurs, à dresser mon chien et à regarder les comédies musicales cultes de la MGM pour prendre le temps de devenir une femme – du moins jusqu’à ce que mon hypophyse me force finalement la main.

Devenir une femme, c’est un peu comme devenir célèbre. Car, après avoir été généralement ignorée avec bienveillance – ce qui constitue la base de l’existence pour la plupart des enfants –, l’adolescente devient soudain une créature fascinante et se trouve bombardée de questions : Quelle taille ? Tu l’as déjà fait ? Tu couches ? Vous avez une pièce d’identité ? Ça te dit, une taffe ? T’as un copain ? T’as des préservatifs ? C’est quoi ta spécialité ? Tu sais marcher avec des talons ? Qui sont tes héros ? Tu te fais une brésilienne ? T’aimes quoi, comme porno ? Tu veux te marier ? Les enfants, c’est pour quand ? Tu es féministe ? C’est moi ou tu *flirtais* avec ce type ? Qu’est-ce qui te branche ? QUI ES-TU ?

Autant de questions ridicules à poser à une fille de treize ans sous prétexte qu'elle doit à présent porter un soutien-gorge. On aurait tout aussi bien pu les poser à mon chien. Je n'avais pas le moindre début de réponse.

Pourtant, tel le soldat précipité sur la ligne de front, on se doit de réagir, et vite. Se repérer. Établir une stratégie. Trier ses objectifs, avant de *bouger*. Parce qu'une fois que les hormones entrent en scène, plus rien ne peut les arrêter. Comme je m'en suis rapidement rendu compte, on devient un singe coincé dans une fusée ; un élément de minuterie dans une bombe. Il n'y a pas d'issue. On ne peut pas annuler l'opération – quand bien même on y songerait souvent. Pas moyen d'y couper, que ça vous plaise ou non.

Il y a celles qui *essaient* de contrarier le processus, bien entendu : les adolescentes qui tentent de gagner du temps en régressant agressivement jusqu'à leurs cinq ans, se prenant d'obsession pour tout ce qui est rose et qui « fait fille ». Remplissent leur lit d'ours en peluche, pour qu'on sache bien qu'il n'y a pas de place pour le sexe. Babillent comme des nouveau-nés, pour qu'on ne leur pose pas de questions d'adulte. À l'école, je voyais bien que certaines de mes contemporaines choisissaient de ne pas devenir des femmes actives – intrépides, forgeant leur propre destin –, préférant jouer les princesses prêtes à être « découvertes » et mariées. Même si, évidemment, je ne l'analysais pas de cette façon à l'époque. Je remarquais simplement que Katie Parkes passait tous les cours de maths à dessiner des cœurs au Bic sur ses phalanges avant de les montrer à David Morley – lequel, selon

toute attente, aurait plutôt dû ressentir ses premiers émois sexuels en contemplant mes divisions parfaitement posées.

À l'autre bout du spectre dysfonctionnel se trouvent évidemment les filles kamikazes qui sonnent le tocsin contre leur hypophyse – tentant de l'affamer, de la pousser à la défaite en la perturbant à coups de boulimie ou d'anorexie.

Mais lutter contre soi-même est une guerre perdue d'avance. Il arrive toujours un moment où, épuisée et couverte de blessures, on finit par accepter que l'on doit devenir une femme – que l'on en est une –, sans quoi c'est la mort. C'est la vérité brute, fondamentale : l'adolescence n'est souvent qu'une longue et douloureuse guerre d'usure. Ces filles qui s'automutilent, les bras et les cuisses barrés d'un grillage de coupures au rasoir, ne font que se rappeler que leur corps est un champ de bataille. Si vous trouvez les coupures trop hardcore, il y a toujours les tatouages ; ou même la simple morsure du pistolet de Claire's dans votre oreille. Là. Vous voyez. Vous avez placé un marqueur sur votre corps pour vous le réapproprier, pour vous rappeler où vous êtes : en vous-même. Quelque part. Quelque part là-dedans.

Comme lorsqu'on gagne à la loterie ou qu'on devient subitement célèbre, il n'y a pas de mode d'emploi pour devenir une femme, si importants que soient les enjeux. Dieu sait si, à treize ans, j'ai essayé d'en trouver un ! On peut lire l'avis des autres sur le sujet – comme on révise pour un examen –, mais cette approche m'apparaît en elle-même problématique. Car tout au long de l'Histoire, on trouve des

destins de femmes qui – contre vents et marées – ont eu tout bon sur le plan de la féminité, mais s’en sont trouvées compromises, malheureuses, entravées ou détruites, simplement parce que la société dans laquelle elles vivaient avait tort. Montrer à une jeune fille une pionnière – Sylvia Plath, Dorothy Parker, Frida Kahlo, Cléopâtre, Boadicée, Jeanne d’Arc – revient aussi, souvent, à lui montrer une femme qui a fini brisée. Il suffit, pour voir reniés ses triomphes durement obtenus, de vivre dans un climat où les victoires sont perçues comme une menace, une anomalie, une faute de goût ou, pire encore pour une adolescente, simplement comme quelque chose de pas cool. Peu de jeunes filles choisiront d’avoir raison – oui, raison, au plus profond de leur être brillant – si cela signifie être isolée.

Alors, même si *Comment peut-on (encore) être une femme ?* rapporte tous ces moments où, mal informée, non préparée, emplie d’illusions fatales quant à ma capacité à porter le poncho avec classe, je me suis fourvoyée dans mes tentatives, il semblerait qu’au XXI^e siècle, rapporter son expérience ne suffise plus. Bien sûr « l’atelier de sensibilisation » féministe à l’ancienne a toujours une valeur inestimable. Lorsqu’on aborde les sujets de l’adoption, la chirurgie esthétique, l’accouchement, la maternité, le sexe, l’amour, le travail, la misogynie, la peur, ou tout simplement la question de savoir comment on se sent dans ses baskets, les femmes ont trop rarement encore le réflexe de s’avouer la vérité, à moins d’être vraiment complètement ivres. La hausse permanente de l’alcoolisme chez les femmes n’est peut-être que l’indice d’une

tentative, postmoderne de leur part, de communiquer entre elles. Ou peut-être est-elle tout simplement imputable au fait que le sancerre est un véritable délice. Pour être honnête, je serais prête à parier sur les deux !

Pourtant, même s'il est vital d'ajouter son grain de sel sur ce que cela veut *réellement* dire d'être une femme – plutôt que de rabâcher la version aseptisée que l'on en donne habituellement –, on ne peut pas encore se passer de toute la partie analytico-argumentato-« faut que ça change ». Mais si, vous savez... Le féminisme, quoi.

C'est là qu'émerge le second problème. Le féminisme, pourrait-on croire, devrait couvrir toutes ces questions. Mais le féminisme, en l'état actuel... se contente d'être, justement. Il fait du surplace. Je n'ai cessé, ces dernières années, de chercher des réponses à mes questions du côté du féminisme moderne. Mais je me suis rendu compte que l'une des révolutions les plus exaltantes, incendiaires et efficaces de l'Histoire s'était finalement réduite à une poignée de querelles de plus en plus rabougries, entretenues par un cercle restreint d'universitaires dans des livres lus de leurs seules congénères et débattues à 23 heures sur BBC4. Ce qui m'inspire les réserves suivantes :

- 1) Le féminisme est trop essentiel pour qu'on l'abandonne aux universitaires. Et, plus important encore :
- 2) Je n'ai rien d'une universitaire, mais, bon sang, le féminisme est une question tellement sérieuse, vitale, urgente, qu'il est plus

que temps de la voir défendue par une éditorialiste pleine d'humour et à l'orthographe catastrophique, par ailleurs critique télé à ses heures perdues. Je veux être de tous les sujets excitants et fun – hors de question de rester spectatrice. J'ai des choses à dire ! Camille Paglia se trompe COMPLÈTEMENT sur Lady Gaga ! L'organisation féministe Object se met le doigt dans l'œil sur la pornographie ! Germaine Greer, mon héroïne, se plante allègrement sur la question des transsexuels ! Et personne, je dis bien personne, ne s'attaque à *OK ! Magazine*, aux sacs à main à 800 euros, aux micro-culottes, aux épilations brésiliennes, à ces enterrements de vie de jeune fille à la noix ou à la starlette Katie Price.

Or ces sujets ont besoin qu'on s'y attaque. Qu'on les plaque, façon rugby, en s'époumonant, la face la première dans la boue.

Le féminisme traditionnel vous dira que ce sont des sujets sans importance ; que l'on ferait mieux de se concentrer sur les grands problèmes tels que l'inégalité des salaires, l'excision dans les pays du Tiers-Monde ou la violence conjugale. Autant de pratiques à l'évidence graves, répugnantes, répréhensibles, que le monde se doit d'éliminer s'il veut pouvoir se regarder en face.

Mais tous ces petits soucis ridicules et terre à terre inhérents à la condition féminine sont, de bien des façons, tout aussi nuisibles à notre tranquillité d'esprit. C'est la théorie dite de la vitre brisée, appliquée à la discrimination des femmes. Dans cette théorie,

il suffit qu'une seule vitre brisée d'un bâtiment inoccupé soit ignorée et laissée sans réparation pour augmenter la probabilité de voir des vandales en casser d'autres. Jusqu'à ce qu'ils finissent par s'introduire dans le bâtiment pour squatter ou y mettre le feu.

De la même façon, il suffit de vivre dans un environnement où la toison pubienne est vue comme un indice de mauvais goût, où les femmes célèbres et puissantes sont constamment vilipendées à cause de leur silhouette ou de leur tenue vestimentaire, pour que, au bout d'un moment, on se mette à démolir les femmes et à les brûler. Les femmes seront squattées. Une situation clairement inacceptable. Je ne sais pas ce que vous en pensez, mais pour ma part je n'ai aucune envie de me réveiller un matin avec une bande d'intrus dans mon salon.

Lorsque Rudy Giuliani est devenu maire de New York en 1993, sa foi dans la théorie de la vitre brisée l'a poussé à mettre en place une politique de « tolérance zéro ». La criminalité a diminué de façon spectaculaire, significative et durable pendant dix ans.

Le moment est venu pour nous les femmes d'introduire notre propre politique de tolérance zéro afin de réparer les vitres brisées de nos vies – j'exige une politique de tolérance zéro contre toutes ces conneries patriarcales ! Et ce qui est génial avec la tolérance zéro envers ces satanées vitres brisées, c'est qu'au XXI^e siècle, on n'a plus besoin de défiler contre les mannequins anorexiques, la pornographie ridicule, les clubs de striptease ou le Botox. Plus besoin de se révolter ni de faire des grèves de la faim. Plus besoin de se jeter sous un cheval, ni

même un âne. Tout ce qu'il nous faut, c'est leur faire face, sans ciller, une bonne minute, avant d'en rire. Parce que le rire nous rend sexy. Les gens nous trouvent séduisantes quand ils voient travailler nos zygomatiques.

Peut-être qu'on leur tape moins dans l'œil quand on abat le poing sur la table avec un « EH OUAIS, c'est comme ça ! VA TE FAIRE FOUTRE, patriarcat ! » avant de s'étouffer avec une poignée de chips, mais quand même.

Je ne sais pas s'il est encore judicieux de parler de « vagues » de féminisme – d'après mes calculs, la prochaine serait la cinquième, et il me semble que c'est aux alentours de la cinquième vague que l'on cesse de s'arrêter aux vagues individuelles pour évoquer, plus simplement, une marée montante.

Mais s'il devait y avoir une cinquième vague féministe, j'espère que l'élément principal la distinguant des précédentes sera que les femmes lutteront contre le malaise, le décalage et les foutaises qui accompagnent leur condition de femme moderne, non en leur criant dessus, en les assimilant, ni en s'écharpant à leur sujet – mais tout simplement en les pointant du doigt avec un « AH ! ».

Alors, oui. S'il doit y avoir une cinquième vague, voici ma contribution. Mon grain de sel. Un récit plutôt complet de tous ces moments où j'étais peu, voire pas du tout, au courant... de comment on peut (encore) être une femme.

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



**Comment peut-on (encore) être
une femme ?**

Caitlin Moran



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à notre newsletter et recevez des **bonus**, **invitations** et
autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !


CHARLESTON